

« **Histoires de voyelles** »

Lori Saint-Martin

Pour citer cet article :

Saint-Martin, Lori. 2003. «Histoires de voyelles», *Postures*, Dossier «Voix de femmes de la francophonie», n°5, En ligne <<http://revuepostures.com/fr/articles/saint-martin-5>> (Consulté le xx / xx / xxxx). D'abord paru dans : Saint-Martin, Lori. 2003. «Histoires de voyelles», *Postures*, Dossier «Voix de femmes de la francophonie», n°5, p. 13-17.

Pour communiquer avec l'équipe de la revue *Postures* notamment au sujet des droits de reproduction de cet article : postures.uqam@gmail.com

HISTOIRES DE VOYELLES

Lori Saint-Martin

Il y a presque trente ans déjà, Louky Bersianik écrivait dans *l'Euguélienne* que, dans notre société, les hommes étaient des verbes, les femmes des adjectifs. « J'ai grandi en adjectif », affirmait vers la même époque Nicole Brossard dans « L'écrivain », monologue de *la Nef des sorcières* (on ne disait pas encore « écrivaine »). Dans la vie comme dans la phrase, suggérait-on, la femme n'était donc qu'un ornement, pas le moteur de l'action; elle était décorative plutôt qu'agissante¹. Or qu'en est-il de nos jours? Les femmes ont-elles dépassé ce qu'on pourrait appeler avec un brin de dérision le « stade de l'adjectif »?

À la lecture des textes réunis ici, m'est venue une autre image. J'ai songé que les femmes étaient plutôt, à en croire les auteures étudiées, des voyelles. Au lieu de l'opposition activité/passivité qui avait cours auparavant, c'est à une recherche de fluidité identitaire, de mobilité, qu'on nous convie.

Tout d'abord, deux personnages étudiés dans ce numéro de *Postures* portent comme nom... une voyelle. On songe d'abord à la célèbre O, bien sûr, celle d'*Histoire d'O* de Pauline Réage, dont le nom a inspiré de nombreuses réflexions critiques : o du cercle, a-t-on écrit, de l'infini, mais aussi de l'orifice toujours ouvert, comme on le voit ici, et jouissant infiniment, malgré la douleur. L'autre

¹ Avec l'humour caustique qui la caractérise, Bersianik divisait encore l'humanité en deux camps opposés : les Législateurs, ceux dont la Parole faisait loi, et les Pédalesuses, celles qui se démenaient comme des folles pour, tout au mieux, rester au même endroit. (Les mères de famille qui ont un emploi — et quelques pères dans la même situation — trouveront sans doute encore assez juste cette appellation.)

personnage, moins connu mais peut-être plus intrigant, c'est A, protagoniste de *Sphinx* d'Anne Garreta, et dont nous ignorons, grâce à d'astucieuses manipulations grammaticales et syntaxiques, le sexe (cette indétermination où on nous maintient est d'une certaine façon la véritable signification du livre). Dans quelques langues romanes, bien sûr, le – a est la marque même du féminin; en français, et dans le contexte de ce roman, cette lettre rime avec anonymat, androgynie, asexuation... L'absence d'identité sexuée peut être signe soit d'une privation, voire d'une incapacité à être, soit d'une sorte de libération, de flottement heureux, de cumul identitaire.

Voilà donc le A et le O (qui, ainsi réunis, font aussi penser à Anna O, pseudonyme donné par Freud à l'une de ses patientes des premiers temps, devenue par la suite traductrice, dramaturge et militante féministe). Quant au I, c'est la lettre de l'identité et, en anglais, langue de la protagoniste d'*Instrument des ténèbres* de Nancy Huston, du pronom personnel « I ». C'est précisément cette marque de subjectivité élémentaire qui fait défaut à Nadia; s'amputant de son « i », de son moi, elle se fait appeler Nada, « rien » en espagnol. Récupérer à la fin la lettre perdue, c'est se retrouver sujet parlant; c'est aussi retrouver le regard, et par conséquent la pensée (« eye »). Une lettre fait donc toute la différence².

Quant au « e », il est partout présent ici comme marque justement du féminin, ce « e muet mutant » dont parlait, il y a déjà longtemps, Nicole Brossard, et dont l'absence est signe de la réduction au silence des femmes, de leur effacement de la culture, de la science, de l'histoire. « Et voilà pourquoi votre fille est muette... » À inscrire le « e », on affirme le féminin, on lui donne droit de cité.

La voyelle, donc, plutôt que la consonne. Marque première de l'accord grammatical, de la présence du féminin, la voyelle apparaît nettement plus mobile, plus liquide que la consonne, plus sujette à transformation. Est-ce pour cette raison qu'elle se trouve liée ici à un féminin marqué à son tour par les glissements identitaires, la pluralité, le refus de se laisser saisir?

Il y a longtemps qu'une certaine théorie française valorise le féminin jugé hors-normes, porteur d'un désordre fécond. La différence, ici, c'est que ce féminin ne flotte pas dans un monde abstrait qui, subtilement, se donne encore pour asexué; il est lié à la vie concrète des femmes et à l'œuvre des écrivaines contemporaines. Ainsi conserve-t-il non seulement toute sa portée textuelle, mais aussi sa prise sur le réel.

² Pour ce qui est de la voyelle « u », on la trouverait peut-être dans l'alternance ludique « je/jeu » qui est l'équivalent approximatif du « I/eye » anglais.

*

Il y a à peine quinze ou vingt ans, dans la plupart des universités — l'UQAM a été dans ce domaine une pionnière —, les personnes qu'intéressaient les questions féministes ne trouvaient que peu de cours à leur disposition et, sauf exception, encore moins d'intérêt de la part des enseignants. La Maryse de Francine Noël, au début des années soixante-dix à la « nouvelle université », se fait rabrouer par un professeur lorsqu'elle se propose d'étudier « les muses et leur influence » :

—Mademoiselle O'Sullivan, vous étiez, jusqu'à ce jour, une de nos meilleures élèves; je ne devrais pas avoir à vous rappeler qu'en littérologie, on ne s'occupe pas de l'homme, mais de l'œuvre.

—C'est de la femme que j'aurais voulu parler...

—Ah, ah! avait fait le professeur.

Et les choses en étaient restées là (Noël, 1983, p. 293).³

Aujourd'hui, même si l'engagement féministe suscite encore dans certains lieux des réactions sceptiques, la situation a bien évolué. À l'UQAM en tout cas, les étudiantes disposent de nombreux appuis institutionnels. En études littéraires, on trouve plusieurs professeurs se consacrant exclusivement ou en partie aux études féministes. Plusieurs professeurs, cela veut dire des cours aux trois cycles, des groupes et des projets de recherche, des directions de mémoires et de thèses et, plus généralement, des rencontres, de l'animation, de l'encadrement. Sans parler, bien sûr, de l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF), qui offre des concentrations de premier et de deuxième cycles en études féministes (et, pour les programmes qui le permettent, une mineure), des cours interdisciplinaires (dont l'indispensable « Histoire de la pensée féministe »), des conférences, des séminaires et d'autres lieux d'échange. Les étudiantes y jouent un rôle de premier plan, puisque l'IREF, c'est aussi des comités étudiants d'action et d'animation, sans parler de *FéminÉtudes*, une revue multidisciplinaire fondée par des étudiantes (dont certaines d'études littéraires) et rédigée, dirigée et publiée par elles. À l'IREF comme au département d'études littéraires, donc, on trouve des lieux d'intervention, de rencontre et de discussion multiples.

Depuis mon arrivée à l'UQAM en 1991, j'ai vu se succéder déjà plusieurs générations d'étudiantes féministes — une génération, dans ce cas, c'est très court, le temps de s'engager activement avant de rédiger son mémoire, ou (avec plus de difficulté) en même temps. L'enthousiasme demeure entier, voire s'accroît. À lire ce

³ Je signale au passage un essai très intéressant de l'Américaine Francine Prose, *Lives of the Muses*, paru il y a peu.

numéro de *Postures*, on verra apparaître des filiations intellectuelles, la marque de certains cours, de certaines références — et aussi des directions nouvelles.

Ces textes d'étudiantes de l'UQAM font voir en filigrane ce qui constitue sans doute la spécificité de nos programmes. D'abord, l'extrême contemporanéité des romans étudiés (dont la grande majorité sont parus depuis 1985); on est loin de George Sand et même d'Anne Hébert ou de Gabrielle Roy. Corollaire de ce parti pris contemporain, l'intérêt pour des objets plutôt marginaux qu'institutionnalisés — Despentes, Labrèche, Garreta —, et pour des auteures aux identités métissées : femmes africaines, parfois établies en France ou ailleurs, Québécoises d'origines diverses, etc. Ces textes contemporains appellent en quelque sorte des approches théoriques nouvelles : en plus de la psychanalyse, horizon omniprésent, sont à l'honneur les théories queer, le concept de l'*agency*, etc.

Se dégagent aussi, à la lecture de ces articles, quelques lignes de force générales. D'abord, dans leurs croisements, ils révèlent les immenses différences dans les problématiques, d'une région du monde à l'autre. Chez Calixthe Beyala comme chez Mariama Bâ, prendre la parole, élever la voix, établir le contact avec d'autres femmes elles aussi réduites au silence, relève déjà de l'exploit. Cela dit, même en Occident, certains « acquis » féministes apparaissent encore fragiles, y compris, dans certains cas, la subjectivité, la libre disposition de son corps (Despentes et, autrement, Labrèche).

La voix et le corps, voilà justement les principaux lieux communs (au sens moins de clichés que de points de convergence, de rencontre) qui reviennent ici, d'un texte à l'autre. La voix est certes une problématique féministe bien établie : sortir du silence et de l'oubli, rompre avec l'assujettissement pour devenir sujet. Le titre du numéro commandait évidemment cette thématique, mais plus généralement, elle traverse les études féministes. Quant au corps, on s'intéresse d'une part à l'incapacité à l'assumer, qu'il soit douloureusement rivé à celui de la mère (Chen), immobilisé par un accident (Alonzo), voué à l'esclavage de la prostitution (Latif Ghattas), vide et impossible à assouvir, aussi bien dans la vingtaine (Labrèche) que dans la cinquantaine (Huston), d'autre part à la possibilité d'en tirer une jouissance même dans la douleur : Réage, Despentes. Dans plusieurs textes, l'intérêt pour le corps dépasse toutefois les questions liées à la sexualité pour englober celle de la manière dont le texte produit « du corps », de la jouissance. L'idée de l'androgynie, de la gémellité — Jacob, Huston — est aussi à l'ordre du jour, quand il ne s'agit pas de l'éclatement pur et simple des frontières du genre : Garreta et, à sa façon *trash*, Despentes. Enfin, les textes réunis ici

évoquent constamment des notions de transgression, de subversion, de dissidence : termes pas toujours définis, mais porteurs d'une grande force de conviction.

Ne me reste plus qu'à dire en toutes lettres ce qui transparait déjà, je l'espère, à la lecture des lignes qui précèdent : le grand plaisir intellectuel que j'ai eu à lire avant leur publication ces textes de jeunes chercheuses québécoises, dont la qualité, l'intérêt et la complémentarité ne font aucun doute. Je remercie les responsables du numéro de m'avoir invitée à collaborer à cette belle initiative. La relève féministe est entre bonnes mains.